

L'ÉCOLINGUISTIQUE : UNE DISCIPLINE ÉMERGENTE?

NADÈGE LECHEVREL

CENTRE DE LINGUISTIQUE THÉORIQUE (CELITH)

Résumé

On constate aujourd'hui le succès croissant rencontré par l'approche écologique en linguistique, mais les études détaillées portant sur ce courant ne sont pas nombreuses. S'agit-il réellement d'une nouvelle discipline ou bien assiste-t-on à une forme de renaissance? Quelles sont les perspectives développées dans ce cadre théorique? Cet article présente notre angle d'approche pour aborder ce courant ainsi que la méthodologie utilisée. Des exemples d'approches écologiques sont ensuite présentés. Il semble, au premier abord, que l'approche écologique des langues ait pour ambition d'intégrer une analyse complexe du langage en donnant les moyens à la sociolinguistique de rassembler l'ensemble des niveaux linguistiques et de mettre au jour les conditions sociales, mais aussi cognitives et environnementales de leur production. Ainsi, l'approche écologique semble vouloir accorder autant d'importance aux conditions dites extralinguistiques qu'aux conditions internes (intra-individuelles) dans une perspective différente de celle de la sociolinguistique traditionnelle ou des théories biologiques linguistiques récentes.

Abstract

Linguistics has been increasingly making reference to the ecological paradigm, but no one has yet worked on its foundations. Is this theoretical framework a real, brand new discipline? What can we learn from its origins? Is it really a unified paradigm? If not, what are the different perspectives developed in this field? The scope of our work is to give a detailed study of ecolinguistics. In the present paper, we want to introduce the method used to tackle the question of the success encountered by the ecological approach. We then present some examples of researchers' work developed in this approach. So far, we understand ecolinguistics as a branch of linguistics which aims at reconciling so-called external factors such as social and environmental factors, and internal or cognitive factors in the analysis of language change and variation.

Introduction

Depuis le début des années quatre-vingt dix, une communauté de chercheurs en linguistique se réclame d'une approche « écologique » de la linguistique. Par rapport au cadre de la linguistique « traditionnelle », l'approche est interactionnelle, intégrationnelle (Makkai, 1993) et veut développer un modèle de la complexité pour rendre compte à tous les niveaux des interrelations entre les langues, les hommes et leur environnement. Le courant est en plein essor aux États-Unis (S. Mufwene à Chicago, les chercheurs du B. L. Center), au Canada (W. Mackey), en Australie (P. Mühlhäusler) et dans certains pays européens comme les pays germanophones (A. Fill, J. Døør et J. Bang) ou la péninsule ibérique (A. Bastardas-Boada). En France, de nombreux chercheurs s'y intéressent également mais seul L.-J. Calvet lui a consacré un ouvrage (Calvet, 1999). A. Fill (<http://www-gewi.kfunigraz.ac.at/ed/project/eco.html>, 1996) identifie les principaux centres de recherches écolinguistiques dans le monde ainsi que leurs principaux acteurs. Pour les centres, il compte Bielefeld (Allemagne), Graz (Autriche), Odense (Danemark), Adélaïde (Australie) et Chicago (U.S.A.), et pour les acteurs : J. Chr. Bang et J. Døør (Odense), R. Alexander (Vienne), A. Fill (Graz), P. Finke and W. Trampe (Bielefeld), M. A. K. Halliday (Sydney), P. Mühlhäusler (Adélaïde) et A. Makkai (Chicago). On remarque en outre une certaine fréquence des références à l'écologie des langues dans des recueils d'articles traitant le plus souvent du changement linguistique, des approches évolutionnaires, des créoles, des questions de politique et planification linguistiques et de la diversité des langues (multilinguisme, principalement). D'autres travaux encore présentent une orientation très différente en se développant autour d'une écolinguistique critique à l'intérieur de laquelle les discours environnementaux constituent l'objet principal d'analyse.

L'appellation écolinguistique renvoie en effet à plusieurs définitions mais ces contradictions théoriques, si elles peuvent menacer la discipline émergente, sont également constitutives de l'émergence de nouvelles disciplines et participent à la production du savoir en ce qu'elles obligent à un débat argumentaire. Différentes acceptions sont donc observables et l'écolinguistique offre de très nombreux travaux. Ceux qui mettent l'accent sur la diversité linguistique semblent renvoyer à des postulats idéologiques lorsqu'ils adoptent une démarche prescriptive (quelque chose comme « il faut sauver la diversité linguistique parce qu'elle est bonne pour l'humanité » par exemple), c'est-à-dire une linguistique écologique qui, par analogie, se référerait davantage à une doctrine qu'à une science. Cette approche n'est pas exempte de critique, pourtant, elle constitue un ralliement à l'écologie linguistique du père fondateur E. Haugen. D'autres travaux comme ceux de S. Mufwene (2001) se concentrent sur l'évolution des langues et du langage et offrent d'intéressantes perspectives face aux travaux néo-darwiniens les plus en vogue comme ceux de D. Bickerton (1981, 1990, 1996).

De nombreux autres chercheurs font référence à l'écolinguistique, mais cela ne va presque jamais au-delà de la simple mention ou du *positionnement épistémologique*. Les

travaux qui se contentent d'un simple renvoi à l'approche ne permettent pas réellement d'entrevoir un *nouveau cadre théorique*. Les auteurs semblent s'en accommoder, le renvoi à l'écolinguistique leur permettant malgré tout d'ouvrir le champ de leurs recherches à une analyse du langage qu'ils veulent dans la plupart des cas plus intégrationniste et complexe.

Une dernière observation introductive porte sur la paternité de l'écolinguistique qui n'a jamais été discutée jusqu'à présent. Einar Haugen est le « père fondateur » incontesté de l'écologie des langues pour tout ceux qui font référence à cette perspective de recherche. Mais les nombreuses erreurs de date dans les mentions faites au texte fondateur révèlent que peu d'entre eux semblent avoir réellement pris connaissance de l'article précurseur et de son contexte de production. C'est à un congrès sur la description des langues du monde, organisé le 8 août 1970 à l'initiative du CAL (*Center for Applied Linguistics*), que Haugen fait une présentation orale intitulée à ce moment-là « On the ecology of language ». La présentation sera ensuite publiée pour la première fois un an après dans *The Linguistic Reporter* à l'hiver 1971 sous le titre « The ecology of languages ». On observe donc deux choses: 1) une modification dans le titre qu'il nous semble important d'analyser ; 2) le contexte de production: un congrès sur la description des langues, qui situe d'emblée le projet haugenien dans un cadre particulier.

De ces deux premières observations procède une série de questions qui a guidé notre recherche:

1. La périodisation: l'écolinguistique est-elle une nouvelle discipline ou bien s'agit-il d'un renouveau stimulé par le climat scientifique actuel du champ de la (socio)linguistique? Jusqu'où faut-il remonter dans le temps?
2. Les domaines concernés: comme nous l'avons montré plus haut, l'écolinguistique est particulièrement présente dans certains domaines de la sociolinguistique. Notre premier travail a consisté à identifier et présenter ces domaines. Il s'agit d'une étude portant sur la réception du projet de Haugen.
3. Positionnement épistémologique (paradigmatique ou programmatique) ou nouvelle théorie: nous faisons le constat d'une incapacité à l'heure actuelle à rassembler les éléments qui, dans ces productions, permettraient d'aller dans le sens d'une véritable construction d'un cadre théorique, soit parce qu'ils sont trop diffus, épars, soit parce qu'ils sont inexistantes. Comment cela se manifeste-t-il dans les productions récentes? Nous nous sommes donné pour objectif de faire ressortir les principaux axes qui permettraient d'unifier ces approches parcellaires comme une première étape à un positionnement programmatique.
4. Père et texte fondateurs: ces notions renvoient finalement plus à des mythologies qu'à des éléments permettant efficacement de reconstruire les contextes de production et d'émergence de nouveaux courants. Mais elles sont utiles car elles permettent de traiter la façon dont les acteurs d'un champ construisent leur

propre histoire et mettent au jour, dans ce travail de réécriture permanent, les éléments absents qui mériteraient plus d'attention.

1. Repères théoriques et méthodologie

1.1. Sociologie des sciences: quelle perspective adopter pour aborder l'écolinguistique?

Nous tenons à mettre l'accent sur le point suivant: l'idée que le « cadre méthodologique et théorique » de l'écolinguistique n'est pas unique. Il présente au contraire une pluralité interne que nous tenterons de mettre au jour en adoptant nous-même une démarche multiple. Si l'écolinguistique semble actuellement bien différente de celle des années soixante-dix, tout ce qu'elle produit et offre comme travaux aujourd'hui n'est pas sans lien avec son développement dans le passé, avec le développement de la linguistique même et son rapport avec les autres disciplines des sciences humaines comme avec les sciences pures.

Il existe un conflit en sociologie des sciences entre analyse interne et externe et certains courants d'inspiration cognitiviste tentent de réconcilier ces deux approches. L'analyse dite externe est celle qui renvoie aux aspects sociaux de la constitution du savoir et qui, le plus souvent, rapporte les croyances des scientifiques à un contexte socio-historique particulier. A l'inverse, une analyse interne tend à dissocier complètement argumentaire scientifique et logiques idéologiques ou toute autre forme de sources (comme les sources culturelles) autres que cognitives. Nous croyons que seule la combinaison d'une analyse épistémologique (interne) et d'une analyse sociologique (externe) permet de livrer un commentaire à la hauteur de la complexité des argumentaires. Cette approche réconcilie analyses externe et interne en supprimant les rapports de subordination et en les imbriquant de sorte que l'on étudie avant tout les complexes argumentatifs d'acteurs sociaux.

Il nous a également semblé, comme le souligne Dubois (1999), que deux écueils sont à éviter dans notre méthodologie. D'une part, chercher à montrer qu'il n'existe qu'une seule représentation théorique d'une discipline, en reprenant notamment l'idée d'œuvres « maîtresses » et d'œuvres « mineures » véhiculée par les acteurs du champ (bien sûr, nous présentons dans notre travail ce que nous avons appelé le « texte fondateur », mais il s'agira avant tout de confronter nos données à celles des acteurs du champ). D'autre part, se contenter d'une pure description de la discipline par le catalogage de travaux scientifiques dans l'ordre chronologique sans offrir de réelle analyse critique: autrement dit, l'écolinguistique au gré de son évolution et à travers les écrits de ses principaux acteurs a généré certaines représentations de sa propre histoire dont il faut se méfier. La plupart des chercheurs citent par exemple l'article de Haugen (1971) comme œuvre « maîtresse », construisant ainsi par leurs écrits une représentation parmi d'autres de l'histoire de l'écolinguistique. Toutefois, il nous faudra toujours nous interroger sur la portée réelle de ces travaux et, inversement, sur l'incidence de travaux « cachés » ainsi que sur l'existence de tensions théoriques internes.

Enfin, l'écolinguistique se présente comme un réseau fluide. Elle offre pour le moment une grande flexibilité et un grand éventail de propositions théoriques. C'est aussi ce qui lui donne son aspect « décousu » voire « a-théorique », mais va-t-elle basculer du côté de la structure pour reprendre les termes de P. Sériot (1999)? Est-ce la condition de son succès? Une discipline doit-elle être structurée et institutionnalisée (représentée dans les universités par exemple) pour être reconnue? Ou bien l'écolinguistique est-elle en rupture avec la science comme institution, auquel cas, nos outils d'analyse eux-mêmes seraient caducs. L'arrivée de nouvelles technologies et de nouvelles formes d'organisation, induites notamment par l'espace virtuel, est selon nous un élément crucial de cette évolution et fera l'objet d'une attention particulière quant à son impact sur l'émergence et la constitution de nouvelles disciplines.

1.2. Enquête bibliométrique

La bibliométrie, ou bibliographie statistique, peut être définie de la façon suivante:

« La bibliométrie se définit comme l'exploitation statistique des publications. Cette analyse permet de rendre compte de l'activité des producteurs (chercheurs, laboratoires, instituts, ...) ou des diffuseurs (périodiques, éditeurs, ...) de l'information scientifique, tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif. »
 (Institut Pasteur, <http://www2.pasteur.fr/infosci/biblio/services/metrie/>)

La bibliométrie sert à évaluer le travail d'un chercheur ou d'un groupe de chercheurs, d'un centre, d'un pays ou de le définir par analyse sémantique, suivre l'évolution d'un thème de recherche, apprécier l'impact d'un article, évaluer la qualité d'une revue, évaluer le fonds de périodiques d'une bibliothèque. Notre méthodologie s'est inspirée de la bibliométrie telle que nous venons de la définir. Dans un premier temps, nous avons défini des termes pivots que nous avons utilisés pour constituer une base de données. Ce choix ne s'est pas fait facilement face à la pluralité sémantique de l'appellation qui désigne l'approche écologique. Voici les principales appellations et leur possible traduction en anglais:

Écologie linguistique	<i>linguistic ecology</i> ou <i>language ecology</i>
Linguistique écologique	<i>ecological linguistics</i>
Écologie du langage	<i>the ecology of language</i>
Écologie des langues	<i>the ecology of languages</i>
Écolinguistique	<i>ecolinguistics</i>

Le consensus pourrait se faire sur le terme qui n'entraîne aucune modification dans le passage à la traduction, c'est-à-dire écolinguistique / *ecolinguistics*, mais la définition unique n'est pas garantie pour autant.

Les termes pivots ont servi pour le relevé bibliographique et le sondage d'Internet par l'utilisation d'un moteur de recherche. Cette base de données a ensuite permis la conception de graphiques montrant la nature des supports utilisés dans la diffusion de

l'écologistique, l'évolution de la production scientifique dans le temps ou encore les langues de diffusion les plus utilisées.

Grâce à l'enquête Internet et au relevé bibliographique, nous avons pu évaluer la visibilité de l'écologistique. Elle doit sa diffusion à quelques ouvrages largement publiés et édités dans la langue véhiculaire internationale (l'anglais) et à son utilisation des supports électroniques. Encore une fois, il n'est pas anodin aujourd'hui de prendre en compte l'impact des nouvelles technologies dans tout programme de recherche concernant la sociologie des sciences, particulièrement dans le cas des disciplines émergentes.

Nous nous sommes également inspiré des travaux de Bernard Laks (Encrevé et al., 1984) qui offrent une étude du champ de la sociolinguistique française de 1968 à 1983, particulièrement intéressante pour notre propre recherche. D'abord parce qu'il y étudie, à l'époque de la publication, une discipline récente, comme cela semble être le cas (au premier abord) pour l'écologistique ; puis, parce qu'il s'interroge sur les processus d'étiquetage des disciplines et sur les consensus jamais explorés comme ceux qui datent l'apparition d'une nouvelle discipline ou d'une nouvelle théorie.

2. Analyse

2.1. Les formes de l'écologie

Il faut distinguer l'écologie « partie de la biologie, discipline scientifique » de l'écologie politique. L'écologie est une discipline de la biologie qui s'est constituée comme telle au cours du XIX^e siècle. On la confond souvent aujourd'hui avec l'écologie politique si bien que la première a fini par s'identifier à une sorte de militantisme culturel et politique, surtout dans les pays industrialisés. Cependant, alors qu'il n'y avait, à proprement parler, ni de discipline écologie (c'est-à-dire pas de science appelée écologie) ni de mouvement écologiste organisé entre les XV^e et XVIII^e siècles, on pouvait déjà observer une sorte de prise de conscience, chez certains savants, philosophes et écrivains, d'un besoin de préserver la nature. Cette prise de conscience constitue le germe des idées écologiques contemporaines (Matagne, 2002). Dès la fin du XVIII^e siècle, par exemple, des savants démontrent que la déforestation massive peut modifier le climat ou accélérer l'érosion et entraîner à terme la destruction des sols utilisables pour l'agriculture ou l'élevage. Ces constats scientifiques font de ces savants les premiers « militants écologistes » et conduiront aux premiers règlements protectionnistes. Les réflexes protectionnistes ont donc été antérieurs à l'élaboration et la construction conceptuelle de l'écologie comme nouvelle science.

Ernst Haeckel (biologiste allemand, 1834-1919) est pour la plupart des historiens des sciences celui qui en 1866 évoque le terme d'écologie pour la première fois. Le terme sera ensuite repris plus tard par Eugen Warming, un scientifique danois. La traduction en 1896 de son ouvrage (Warming, 1896) auprès d'un éditeur allemand reconnu permit vraisemblablement la diffusion plus large de l'écologie en Europe (on parle souvent de

cet ouvrage comme du premier livre didactique d'écologie). Haeckel, lui, n'était cependant pas écologiste au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Il était avant tout imprégné du discours de Darwin et avait saisi l'importance des interactions entre les êtres vivants et leur environnement et celle du concept d'évolution. Car ce que l'écologie met en exergue avant toute chose, c'est bien la complexité et le caractère permanent des interrelations des êtres vivants entre eux et avec leur environnement (milieu ou biotope), qu'elle modélise (en allant de l'individu à la biosphère, en passant par les populations, les peuplements, les biocénoses et les écosystèmes) pour en dégager de grands principes.

L'écologie du XX^e siècle, que l'on nomme écologie moderne, a toujours pour but d'étudier les êtres vivants en rapport avec leur environnement physique, chimique et biologique. Ce sont les modèles de l'écologie moderne que certains écolinguistes importent dans leurs analyses du langage. Pourtant, il existe peu, voire aucune collaboration entre écologues et linguistes. L'approche écologique est le fait de linguistes uniquement. Il nous paraît donc essentiel de rappeler les notions principales de l'écologie, même de façon très approximative. Nous avons fait la synthèse des concepts piliers de l'écologie à partir d'un manuel universitaire et d'un guide de l'écologie (R. Dajoz, 2000 ; B. Fischesser et M.-F. Dupuis-Tate, 1996), dans un ordre allant du micro (= l'individu) au macro (= l'écosphère):

- L'individu
- La population, c'est-à-dire l'ensemble des individus d'une même espèce occupant un territoire à un moment donné
- Le peuplement, c'est-à-dire l'ensemble des individus (de toutes espèces confondues) présentant une écologie semblable et occupant un territoire à un moment donné
- La biocénose, c'est-à-dire l'ensemble constitué par les peuplements (eux-mêmes constitués des populations) ainsi que le groupement de tous les êtres vivants (plantes, animaux, etc.) vivant dans des conditions de milieu déterminées et unis par des liens d'interdépendance. Cette biocénose est à son tour comprise dans un ensemble plus vaste appelé l'écosystème, c'est-à-dire l'unité écologique fonctionnelle, le concept central de l'écologie. Cette notion intègre les interactions des espèces entre elles et avec le milieu naturel déterminé qu'elles exploitent (le biotope). Elle est donc formée par ces deux éléments indissociables (la biocénose et le biotope). La plupart des écosystèmes sont le résultat d'une longue évolution et la conséquence de longs processus d'adaptation entre les espèces et le milieu. Enfin, les écosystèmes sont doués de la capacité d'autorégulation et capables, dans certaines limites, de résister à des modifications plus ou moins importantes. Les écosystèmes, par leur variété, constituent ce que l'on nomme la diversité écologique.

En parallèle, nous avons le biotope, les facteurs écologiques et l'environnement:

- Le biotope désigne le territoire occupé par la biocénose. Il est son domaine vital, ce que l'on appelle le milieu. C'est l'ensemble des facteurs physiques, chimiques et climatiques constituant l'environnement d'une biocénose. C'est la composante non-vivante d'un écosystème qui assure le développement et le maintien de la vie
- Les facteurs écologiques sont les éléments du milieu susceptibles d'influencer un être vivant (on distingue cinq catégories de facteurs écologiques dont deux principales: les facteurs abiotiques – de nature physique ou chimique – et les facteurs biotiques – liés à l'influence des êtres vivants eux-mêmes). N'importe quel facteur écologique peut, par son intensité (trop forte ou trop faible), empêcher l'existence d'une espèce (l'effet cumulé de différents facteurs écologiques s'opposant à l'accroissement des effectifs d'une population s'appelle la résistance du milieu; à cette résistance du milieu s'oppose la valence écologique qui est la capacité d'une espèce à se développer selon un gradient plus ou moins large d'un facteur écologique donné et à survivre à long terme)
- L'environnement est ainsi défini par le Conseil international de la Langue française : « Ensemble, à un moment donné, des agents physiques, chimiques, biologiques et des facteurs sociaux susceptibles d'avoir un effet direct, immédiat ou à terme, sur les êtres vivants et les activités humaines ». Ce concept, on le voit, est donc plus global que celui de biotope dans la mesure où il ne se limite pas au non-vivant mais prend aussi en compte l'action de l'homme et ses institutions.

Il est important d'introduire ces notions pour celui qui cherche à comprendre les fondements théoriques de l'écoulinguistique (il faudra bien sûr que ce dernier aille plus loin que cette présentation sommaire). Les travaux de Bastardas i Boada (2002b, 2005) ou Calvet (1999) s'inspirent de cette terminologie, mais ils y voient bien plus qu'un simple transfert de concepts, transfert jugé dangereux pour beaucoup de linguistes. Ils semblent voir en l'écologie l'appareil permettant d'analyser au plus vrai (dans le sens d'un rapport au réel) l'évolution des langues, leur naissance et leur devenir, ainsi qu'une approche totalement différente de celle adoptée jusqu'à présent en sociolinguistique. La perspective écologique est non dualiste, elle permet de réconcilier normalement les dichotomies handicapantes de la linguistique (« synchronie / diachronie », « I-Language / E-Language », par exemple). Cette approche met l'accent sur les relations et les processus.

2.2. Diversité biologique et diversité linguistique: des concepts imbriqués dans le paradigme écologique

Comment expliquer les approches « écologistes » de l'écoulinguistique ? Ce seraient celles qui renvoient à l'idée d'une écologie des langues prescriptive dont le seul but serait de pouvoir anticiper l'avenir des langues dans le souci de préserver la diversité linguistique. Sont-elles motivées par ce que nous pourrions appeler un « paradigme écologique » (paradigme au sens de conception dominante)?

En effet, on observe aujourd'hui une césure du concept que nous ne mettons pas sur le compte de la vulgarisation, mais qui relève pour nous d'un tout autre processus. Les mots en -logie comme écologie sont souvent soumis à la métonymie : on utilise le mot pour parler des réalités étudiées par l'écologie (ex. : l'écologie d'une zone). Puis par analogie, le sens courant devient celui de « doctrine visant à une meilleure adaptation de l'homme à son environnement » et de « courant politique défendant cette doctrine » (définitions extraites du *Dictionnaire historique de la Langue française*). Cette explication consiste à dire que le mot est devenu courant, si bien que l'on a affaire à un développement presque logique de l'acception plutôt idéologique du terme. Nous avons voulu aborder le problème en parlant d'un « paradigme écologique ».

On a souvent parlé des années soixante-dix comme de la « décennie environnementale » (nous pourrions d'ailleurs dire environnementaliste): l'omniprésence dans les discours publics et politiques du terme *diversité* (*linguistique* ou *biologique*) indique clairement l'ouverture vers une nouvelle conscience. On lit souvent que les événements majeurs dans le domaine de l'écologie ont été le développement des notions de biosphère et l'apparition des termes *diversité biologique* et *biodiversité* dans les années 1980, termes consacrés au cours du *Sommet de la Terre* à Rio de Janeiro en 1992 (à cette occasion, le concept de biosphère a d'ailleurs été reconnu par tous les grands organismes internationaux ainsi que le risque de perte de biodiversité). Dès les années soixante-dix, l'écologie dite globale fait également ses premiers pas : L'UNESCO lance en 1971 le programme de recherche *Man and Biosphere*, dans un objectif d'amélioration des connaissances sur les rapports Homme / Nature ; quelques années plus tard, le même organisme définit la notion de réserve de biosphère ; en 1972, la première conférence internationale des Nations Unies sur l'environnement humain à Stockholm lance le fameux slogan « penser globalement, agir localement ».

Dans la deuxième moitié des années soixante-dix, des travaux remettent en question le rôle de la science dans la société capitaliste, sa rationalité et son objectivité, son lien avec la nature. Le *Mouvement de critique radicale des sciences* (Rose, 1976), fondé sur une approche marxisante, est emblématique de cette période, marquée par les luttes convergentes des intellectuels des pays occidentaux et des populations des pays engagés dans les processus de décolonisation. À la même époque, c'est-à-dire entre les années soixante dix et quatre vingt, l'écoféminisme se développe: un mouvement de lutte contre la destruction de l'environnement, contre la menace atomique et la violence patriarcale. Cette période est également marquée par les transformations de la science et des modes de production liés à l'essor du capitalisme et aux enjeux économiques qui exigeaient de la science du XX^e siècle une innovation permanente dans toutes les sphères de la vie. On voit se développer une sorte de prise de conscience des enjeux écologiques à tous les niveaux de la société. Aujourd'hui, les dangers auxquels la biosphère se retrouve confrontée ont été reconnus d'un point de vue international à Kyoto, en 1997. Cette conférence a mis en évidence le réchauffement climatique lié à la concentration croissante des gaz à effet de serre dans l'atmosphère, entraînant des modifications climatiques globales. À cette occasion, l'importance de considérer l'écologie d'un point de

vue global fut à nouveau reconnue à l'échelle mondiale. Les deux grandes conférences scientifiques internationales de 2007 où ont été présentés les rapports définitifs sur le réchauffement climatique mettent au jour le bilan unanimement reconnu de l'urgence de la situation.

En sociolinguistique, plusieurs termes apparentés font partie de l'éventail conceptuel de la diversité linguistique: multilinguisme, plurilinguisme, multiculturalisme, interculturalisme, contact des langues, langues véhiculaires, etc. Par rapport à ces termes, celui de diversité décrit une situation dans laquelle plusieurs groupes linguistiques sont nécessairement en interaction, il décrit un ensemble complexe et valorise la différence plutôt que de la considérer comme problème. La diversité linguistique renvoie à toute une thématique que l'on retrouve souvent sous l'appellation « dynamique des langues ».

L'écoulinguistique prescriptive est souvent vue comme une linguistique de *doxa*, mais elle a le mérite de poser la question du rapport langues / individus, c'est-à-dire entre langues minoritaires et communautés linguistiques. En effet, sauver les langues en danger revient-il à sauver les minorités qui les parlent ? Aujourd'hui, ne doit-on pas se demander si les militants des langues minoritaires (qui par ailleurs ne sont pas forcément des locuteurs de ces langues) ne sont pas parfois des partisans « d'un acharnement thérapeutique » (Fodor, 2003) sans réelle justification? Les locuteurs expriment-ils d'eux-mêmes le besoin de défendre leur langue? Pensent-ils en avoir besoin? Ce besoin relève-t-il de fonctions sociales, identitaires ou imaginaires liées à cette langue? Ce débat est loin d'être clos aujourd'hui, la Charte européenne des langues régionales¹³ permet d'en mesurer l'ampleur. Que peut nous apporter l'écoulinguistique dans ce vaste débat, du point de vue des relations entre langue, identité et idéologie linguistique?

Il n'en reste pas moins que la diversité linguistique fut au cours de l'histoire amoindrie de façon réelle et massive: de même que l'on déplore en écologie moderne les pillages des nations colonisatrices parce qu'elles appauvrirent la biodiversité de la nature tropicale (Matagne, 2002), on peut déplorer en sciences du langage l'extermination des populations indigènes qui ont emporté avec elles leur parler. Nous nous interrogerons sur les motivations des chercheurs pour qui préserver la diversité linguistique est un acte important et essentiel. Mühlhäusler (2003, p. 199) fait le commentaire suivant, dans le cadre d'une approche écologique:

Another reason for my personal choice is the crucial role that diversity plays in ecological argumentation: diversity of languages or diversity of dialects generates diversity of perspectives, and helps sustain the diversity of life. In my view, bringing out the interconnections between linguistic and biological diversity is

¹³ La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires peut être consultée sur le site Internet du Conseil de l'Europe : http://www.coe.int/T/F/Affaires_juridiques/D%E9mocratie_locale_et_r%E9gionale/Langues_r%E9gionales_ou_minoritaires/.

more important than focussing on often “problematic” correlations between language and gender ; language and social class ; or language and ethnicity.

3. Présentation de quelques perspectives écolinguistiques

Nous proposons de ne pas prendre l'écolinguistique comme un « terme » théorique construit, mais comme un « concept » qui ne cesse de se modifier à mesure que se construit le cadre théorique. Il y a sous ce label, de l'aveu même des acteurs de l'écolinguistique, plusieurs perspectives possibles et parfois contradictoires. Nous entendons le mot « concept » comme une représentation qui réunit une multiplicité d'autres représentations. Il regroupe selon nous un réseau de sens qui peuvent être en conflit au moment de la réception. Notre travail de thèse a pour objectif de mettre au jour ce réseau de sens, sans vision partisane. Ces sens sont imbriqués, connectés et les dissocier relève d'une tâche artificielle.

Des définitions de l'écolinguistique circulent néanmoins, dans les ouvrages ou articles qui lui sont consacrés, ainsi que sur Internet (Wikipédia, Answers.com, ecoling.net). Elles distinguent le plus souvent deux approches : l'une appelée *Eco-Critical discourse analysis*, l'autre *Linguistic ecology*, discipline qui utiliserait l'écologie et ses concepts de façon métaphorique. Ces définitions ne nous semblent pas satisfaisantes. Elles divisent d'emblée des utilisations distinctes de l'écologie en linguistique alors que nous avons vu qu'elles ne cessent en réalité de se recouper ; elles cantonnent le projet de Haugen (1971) à une utilisation métaphorique du terme « écologie », ce dont nous ne sommes pas convaincus ; enfin, ces définitions elles-mêmes sont le fruit de constructions thématiques d'acteurs impliqués dans le champ de l'écolinguistique et ne sont donc pas exemptes de partialité.

Les trois ensembles auxquels renvoient les sous-branches précédemment citées sont les suivantes. Nous ne faisons que présenter ce à quoi renvoient ces sous-ensembles (il serait intéressant de prendre connaissance des avis des linguistes sur ces définitions, notamment des avis de ceux qui travaillent en *Critical Discourse Analysis*):

- A- la linguistique de l'écologie ou de l'environnement serait une linguistique qui applique l'analyse critique de discours (*Critical Discourse Analysis*) aux textes qui traitent de questions environnementales afin de révéler comment le langage sous-tend des idéologies néfastes pour nos écosystèmes (Stibbe 2006, 2005a, 2005b). La démarche va jusqu'à suggérer que la recherche en linguistique peut être un moyen d'apporter des solutions linguistiques à la crise écologique (en modifiant certaines de nos expressions pour parler de la nature, nous engagerions d'autres façons de concevoir celle-ci)
- B- la linguistique écologique est une discipline qui tenterait, par l'emprunt et le transfert de concepts issus de l'écologie et de la biologie, d'élaborer une nouvelle théorie linguistique dans le but d'éclairer la communauté sur

l'évolution et l'origine des langues (cette approche est très présente en créolistique)

- C- la linguistique écologiste, sorte de linguistique militante ou d'écologie linguistique politique fondée sur les notions de diversité linguistique et de patrimoine immatériel, se serait développée dans le cadre des études sur les langues en danger (*Endangered Languages* ou *Language Death*) et chercherait, à partir de descriptions « écologiques » des langues, à diagnostiquer leur « santé » afin de pouvoir limiter la perte de la diversité linguistique.

Les exemples que nous souhaitons présenter correspondent-ils de façon aussi nette aux ensembles définis ci-dessus ? Il ne s'agit pas pour nous d'enfermer les chercheurs dans des catégories qui ne leur correspondraient pas. Nous n'avons donc pas repris ces catégories pour introduire les travaux qui suivent, mais pensions qu'il était nécessaire de les introduire puisqu'elles se trouvent à la portée de tous.

3.1. Peter Mühlhäusler

Peter Mühlhäusler est un chercheur australien, professeur de linguistique à l'Université d'Adélaïde. Ses travaux notoires sur les pidgins et les créoles n'ont cessé d'évoluer et présentent désormais des perspectives différentes de celles développées en biolinguistique (Mühlhäusler, 1992, 1997 et 2005). Ses autres axes de recherche sont le contact des langues, les typologies linguistiques, la politique et la planification linguistique et la linguistique des missionnaires. Il est en train de fonder un centre de recherche sur les langues aborigènes menacées d'extinction à l'Université d'Adélaïde (*The Research Centre for Endangered Indigenous Languages*) et a développé une approche écologique avec Wurm et Tyron pour analyser, entre autres, le terrain australien (Wurm, S., P. Mühlhäusler, et D. Tryon, 1996). Cet ouvrage montre ce que peut apporter l'analyse écologique en situation de grande diversité linguistique et face à la colonisation. Les modifications apportées dans l'écologie de la région à proprement parler affectent tout un système linguistique. Il a également travaillé sur le tok pisin, l'un des créoles de Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Mühlhäusler ne limite cependant pas sa pratique à ce genre de contexte. Il pense que l'approche écologique peut permettre de comprendre et d'analyser la production de discours notamment dans le cadre des études environnementales (Mühlhäusler, 2003). Il applique ses réflexions à tous les niveaux, allant de la lexicologie à l'analyse iconographique, et ne manque pas de promouvoir une forme de prise de conscience écologique en linguistique et une attention particulière pour la linguistique de l'écologie politique. L'écoulinguistique prend alors une autre dimension et se rapproche de l'écologisme.

3.2. *M.A.K Halliday*

Halliday est connu pour être le fondateur de la linguistique systémique (Halliday, 1978), inspirée de la linguistique firthienne sur la fonction et la signification du langage en contexte (Lyons, 1966). Halliday dit se rapprocher de l'hypothèse Sapir-Whorf dans sa conception du langage: le langage ne reflète pas passivement la réalité, le langage construit la réalité (Halliday, 1990 in Mühlhäusler, 2001, p. 179):

It is the grammar [...] that shapes experience and transforms our perceptions into meanings. The categories and concepts of our material existence are not 'given' to us prior to their expression in language. Rather, they are construed by language, at the intersection of the material with the symbolic. Grammar, in the sense of the syntax and vocabulary of a natural language, is thus a theory of human experience. It is also a principle of social action. In both these functions, or metafunctions, grammar creates the potential within which we act and enact our cultural being. This potential is at once both enabling and constraining: that is, grammar makes meaning possible and also sets limits on what can be meant.

Halliday remet en cause non plus les formes de la langue mais l'organisation et le fonctionnement interne de nos systèmes linguistiques. Son constructivisme linguistique critique sévèrement la grammaire de nos langues. Il soutient l'idée que les construits idéologiques les plus forts – croissance, sexisme, notion de classes, etc. – sont constitutifs de nos grammaires et que l'idée que nos ressources sont infinies ainsi que le positionnement de l'être humain comme élément central du système émane de la structure même du langage (p. 197-199). Dans ce cas précis, la linguistique devient la discipline qui étudie l'anthropocentrisme du langage qui a pour conséquence de séparer les humains des autres espèces et qui pourrait induire la destruction de l'environnement que nous connaissons aujourd'hui.

Cette tendance est reprise chez certains écolinguistes (Goatly, 1996 ; Gerbig, 1993 ; Alexander, Bang et Døør, 1993) qui s'efforcent de relever dans nos systèmes linguistiques ce qui induit un découpage non-écologique du monde. À partir de corpus de textes sur l'environnement (politiques, journalistiques ou publicitaires), l'accent est mis sur tout ce qui se rapporte au lexique (les modifications dans le temps du lexique propre à l'environnement, les phénomènes de collocation, l'enrichissement ou l'appauvrissement lexical, etc.) et sur des phénomènes d'ordre plutôt syntaxique ou grammatical comme l'agentivité, la passivation ou encore l'importance de la deixis, trop longtemps ignorée par la linguistique dite traditionnelle. Goatly et Alexander (Goatly, 1996 ; Alexander, 1996) montrent par exemple comment l'absence d'agent, la métonymie, la nominalisation ou la composition nominale éloignent l'attention du public des acteurs humains de telle ou telle action ou effacent subtilement les victimes de processus de détérioration ou d'extermination.

De nombreux linguistes s'interrogent sur le lien entre critique écolinguistique du langage et nécessité défendue par certains de changer la langue. Faut-il informer les

locuteurs sur ces phénomènes linguistiques jugés néfastes afin de faire naître une forme de prise de conscience du rôle du langage sur notre environnement ? Ou bien le langage finira-t-il par s'« écologiser » tout seul ? Les travaux sur le rôle du langage dans la crise écologique ont ainsi suscité de nombreux débats.

La plupart des écolinguistes travaillant dans le sens de Halliday rejettent toutefois l'idée de l'élaboration et de la défense d'un écologiquement correct et affirment que leur critique du langage n'a rien d'un réflexe réactionnaire, protectionniste ou conservateur. La naissance du mouvement pour une prise de conscience du rôle du langage appelé *Critical Language Awareness Movement* n'a rien à voir selon ses acteurs avec la volonté de créer un *Newspeak* (ces travaux s'opposeraient avant tout à l'écologisation irritante parce que superficielle du langage dans les discours publicitaires et politiques et que l'on constate par l'utilisation abusive de tout un vocabulaire formaté autour de l'environnement). Malgré tout, cette critique profonde du langage soulève la question d'une possible « écologisation » profonde de nos systèmes linguistiques dans le futur, sans que celle-ci soit imposée. En effet, si nos langues sont bien en interaction avec leur environnement et si l'évolution de l'environnement joue un rôle dans l'évolution linguistique, alors nos systèmes finiront-ils peut-être eux aussi par changer.

3.3. A. Bastardas Boada

Albert Bastardas i Boada est professeur de sociolinguistique au Département de linguistique générale de l'Université de Barcelone. Ses travaux de recherche portent essentiellement sur la sociolinguistique catalane, le contact des langues, la mort des langues, le multilinguisme en Catalogne et en Espagne, et l'étude des paradigmes de la complexité (Morin, 1977, 1980). Son approche écologique porte sur la situation du catalan en Espagne. Il adopte une vision systémique de l'organisation du monde vivant et reprend les notions d'« habitat » et d'« écosystème » (Bastardas, 2002a, 2002b, 2005). Les concepts récurrents de l'approche écolinguistique chez Bastardas sont:

- la notion d'écosystème
- une approche événementielle et dynamique des pratiques langagières (*event / process*)
- les notions de co-évolution et de continuité

Selon lui, toute perspective écologique envisage l'évolution comme « co-évolution » puisque les organismes évoluent ensemble de façon interdépendante dans leur environnement. De même, les langues et les comportements ou pratiques linguistiques évoluent en même temps que les changements démographiques, socioéconomiques, politiques et technologiques de leurs milieux. Les langues peuvent intervenir dans la configuration d'événements qui affectent d'autres phénomènes, et ces événements peuvent affecter l'organisation des langues en retour. Par exemple, la configuration politique d'un État peut être affectée par la distribution des groupes linguistiques qui le compose ; inversement, les décisions politiques de cet État peuvent avoir un impact

important sur l'existence des groupes linguistiques (Bastardas fait bien sûr référence à la situation du catalan ou de la Catalogne).

L'approche écologique dans ce cas-là, permet de décrire, d'analyser et de comprendre l'évolution de la diversité linguistique. Les nouveaux modèles générés par l'approche écologique, comparés aux analyses sociolinguistiques « traditionnelles », peuvent selon nous être perçus comme plus proches de la réalité de l'évolution des langues, ce qui en partie expliquerait leur succès. Une linguistique qui, parce qu'elle aurait le sentiment d'être plus proche des langues et de leur milieu (environnement cognitif et social), serait plus réaliste et donc plus vraie. Mais Bastardas souligne que l'ambition de construire un nouveau modèle théorique ne doit pas empêcher le chercheur d'être vigilant (Bastardas, 2002b, p. 1) :

[...] an uncritical transfer of ideas and concepts from one field to another is unacceptable. [...] We must always be aware of the risk of mistaking constructed representations of reality for the reality itself. In any field we must be conceptually alert in order to avoid later misconceptions and problems, especially in areas that are particularly sensitive for humans.

Dans les travaux de Bastardas, les notions de temps et d'espace se conçoivent en lien avec la notion de continuité : comme en écologie, on doit selon lui adopter en linguistique écologique une perspective dynamique et de processus. Ainsi, les catégorisations dichotomiques de linguistique synchronique et diachronique doivent-elles être abandonnées au profit d'une vision globale car pour l'auteur, synchronie et diachronie sont interdépendantes et ne peuvent exister l'une sans l'autre. Pour comprendre la continuité biologique, il faut comprendre le rôle crucial joué par la notion de niche écologique (Bastardas, 2002b, p. 7) :

Defined as "any one of the places that can be occupied by individuals belonging to species of similar alimentary and abiotic requirements inside the structure of a biocoenosis" considered as "an n dimensional space in which a species may live inside a particular ecosystem" (Gran Enciclopèdia Catalana, 10 : 541)

La conceptualisation multidimensionnelle que font les écologues de la niche écologique peut être transposée au domaine de la linguistique selon Bastardas. Le concept nous permettrait d'imaginer les conditions contextuelles minimales requises pour un groupe linguistique donné de se maintenir dans le temps (*sustainable continuity*) dans un contexte de contact des langues. Sans contact des langues, la continuité d'une langue semble être garantie, sauf si d'autres événements affectent la démographie du groupe. Il s'inspire de H.J. Brown (1995), pour qui la niche écologique permet d'étudier ensemble les effets combinés d'une multitude de variables sur une seule espèce à travers le temps ou géographiquement ; les conditions abiotiques, la compétition et la prédation jouant toutes un rôle important dans la distribution de cette espèce et dans les limites de son développement spatial. Bastardas pose les questions suivantes : quelles sont les conditions environnementales requises pour qu'une variété linguistique réussisse et

assure sa pérennité ? Quelle est la niche écologique minimum requise par une langue pour permettre à celle-ci son existence et sa reproduction ?

3.4. L.-J. Calvet

L.-J. Calvet propose une forme de modélisation écologique comme réponse à la pluralité linguistique (Calvet, 1999). Dans cet ouvrage, l'auteur adopte une démarche écologique qui utilise les catégorisations et les idées de l'écologie biologique afin de rendre compte de la complexité de la communication sociale. Le recours au modèle est vu comme une façon de structurer la pluralité linguistique pour y mettre de l'ordre afin d'analyser la nature du changement linguistique. Pour l'auteur, la communication est un système complexe articulant pluralités des situations, des pratiques et des représentations, dont le modèle reste à élaborer. Il emprunte dans sa démarche les modélisations et les représentations des espèces pour les adapter aux langues. Il s'inspire également des propositions de Swann (1993) pour élaborer son modèle gravitationnel des langues (Calvet, 1999, p. 75-99).

Selon l'auteur, l'écologie des langues n'est pas une discipline consacrée à la défense des langues menacées de disparition. Il ajoute à ce titre que « certains auteurs ont pourtant tenté d'utiliser l'idée d'écologie linguistique à des fins militantes » (Calvet, 1999, p. 34) et l'auteur de citer Celso Alvarez Caccamo (1994) qui reproche par exemple à Haugen de ne pas se préoccuper de ces problèmes : « L'écologie de Haugen se limite au champ de production d'un savoir sur la langue, sans y ajouter de proposition d'*action écologie linguistique* dirigée vers la gestion de la glottodiversité » (*ibid*). Notons que ce reproche reste infondé, Haugen lui-même ayant à plusieurs reprises repris son projet écologique en lui donnant une direction tout à fait prescriptive et tournée vers la diversité linguistique (Haugen, 1979, 1987).

Calvet reprend les termes et les représentations de l'écologie contemporaine et analyse le système des langues du monde sur des niveaux différents (p. 39) :

- le niveau langue
- le niveau populations
- le niveau milieu

puis donne la définition suivante :

Les langues, équivalentes aux espèces, s'organisent en populations qui sont en relations constantes avec leur milieu, et évoluent en réaction aux stimuli parvenant de ce milieu.

Après avoir décrit le fonctionnement de l'écologie contemporaine, l'auteur montre les parallèles possibles avec l'étude des langues qui aboutissent au système écologie linguistique (*ibid*) :

- l'organisation mondiale des langues (modèle gravitationnel pour l'expliquer) correspond à l'écosphère en écologie
- l'organisation mondiale des langues est un étagement de systèmes inférieurs qui débouchent sur les écosystèmes linguistiques qui correspondent aux écosystèmes de l'écologie
- les écosystèmes linguistiques, c'est-à-dire les rapports entre langues renvoient aux niches écologiques.

C'est dans ce système écolinguistique que les langues se multiplient, varient, se croisent, s'influencent, sont en concurrence ou en convergence. Ce système est en interrelation avec le milieu. Mais l'auteur ne donne pas de définition précise de ce qu'est le milieu. La seule définition du livre reste assez vague (p. 102) :

Le milieu d'une langue est constitué par l'organisation sociale, la taille des groupes de locuteurs, les fonctions des langues, le rôle social de leurs locuteurs, leur degré de plurilinguisme, etc., facteurs qui peuvent avoir une influence sur la forme des langues.

Il introduit également la notion de valence écologique qu'il définit comme la capacité à peupler un nombre plus ou moins grand de milieux. Enfin, il se sert des notions de facteurs limitants (facteurs écologique abiotiques et biotiques que nous présentions plus haut) pour justifier les différents types de valence : la valence d'une langue varie en fonction des facteurs limitants (ceux liés aux langues et ceux qui ne le sont pas).

Il propose la comparaison suivante : une langue peut être renforcée ou fragilisée en fonction d'un certains nombres de facteurs comme le nombre de ses locuteurs, ses fonctions sociales (*in vivo*), ses fonctions officielles (*de jure*), ses rapports avec d'autres langues, sa standardisation, etc. Il y a donc un faisceau de facteurs : un facteur dominant, et d'autres qui limitent ou corrigent ses effets : le(s) facteur(s) limitant(s). Calvet offre ensuite des études de cas comme la schizoglossie arabe, le kituba, le serbo-croate, et le bukavu (argot africain) et l'île de Saint-Barthélemy pour les exemples de niches écologiques linguistiques.

3.5. Arran Stibbe

Bien que les avis soient partagés sur la polysémie de l'appellation écolinguistique et les formes diverses qu'elle peut prendre, certains acteurs ont tenté de la définir. En comparant leurs définitions, il ressort que toutes les attitudes et toutes les approches se sont fait entendre dans ce débat. Dans une correspondance¹⁴ avec Arran Stibbe, *Senior Lecturer* à l'Université Chikushi Jogakuen (Japon) et fondateur du site Internet *ecoling.net* (<http://www.ecoling.net/introduction.html>), je lui demandais son opinion sur la polysémie lexicale. Celui-ci me répondit qu'il y avait pour lui une différence fondamentale de perspectives selon les appellations utilisées. Il n'est pas inutile de

¹⁴ Correspondance établie en 2005.

rappeler ici qu'il est notamment l'un des rédacteurs des définitions de l'écoulinguistique sur Internet (*Wikipedia*).

Il distinguait ainsi (peut-être a-t-il changé d'avis depuis) la « linguistique écologique » de l'« écoulinguistique ». Pour lui, la linguistique écologique ferait l'usage d'une métaphore au sens large : elle est une métaphore écologique globale mais elle ne fait pas l'usage particulier, selon lui, de concepts précis empruntés à l'écologie en tant que science. Cette métaphore écologique permet de parler de la mort des langues comme on parle de l'extinction d'une espèce, ou bien de la diversité linguistique comme on parle de biodiversité. Mais il ajoute que cette utilisation métaphorique n'a rien à voir avec la nature à proprement parler, les écosystèmes ou la relation entre les animaux, les plantes et leur milieu, en d'autres termes, avec tout ce qui relève vraiment de l'écologie. L'écoulinguistique s'intéresserait quant à elle exclusivement au rôle du discours dans le domaine de l'écologie, c'est-à-dire à l'influence du langage sur la nature et les écosystèmes.

Un exemple de cette approche serait celui de l'analyse du rôle joué par le discours consumériste dans la crise écologique actuelle. Il entrevoit malgré tout des convergences entre linguistique écologique et écoulinguistique, notamment lorsqu'il s'agit d'évaluer, ou d'apprécier tout simplement, l'importance de la diversité linguistique pour les écosystèmes. Il n'est cependant pas certain que l'on puisse saisir ce qu'il entend par là. Il faut un cadre écologique solide si l'on veut faire de l'écoulinguistique, parce qu'elle a pour but d'analyser la relation entre langage et écosystèmes, ces écosystèmes qui sont la source de toutes formes de vie. Il reconnaît que les travaux d'écoulinguistique telle qu'il la définit (c'est-à-dire des travaux qui utilisent la linguistique pour analyser les textes qui portent sur l'environnement) ne sont pas très nombreux et qu'en revanche, ceux qui se revendiquaient comme tels ne présentaient pas de réel fondement écologique. Il souhaite enfin voir naître un mouvement écoulinguistique plus fort mais pense que cela prendra du temps. C'est dans ce sens qu'il a créé le site *ecoling.net* afin de diffuser cette perspective particulière.

Notons que cette approche idéologique est exacerbée chez les Danois du centre *Odense* identifié par A. Fill et donné en introduction. J. Chr. Bang et J. Døør prônent l'association d'une démarche scientifique à une démarche doctrinale. Ils développent depuis plus de dix ans maintenant une approche écoulinguistique radicale (Alexander *et al.*, 1993) où l'écoulinguistique est une théorie critique du langage et de la linguistique à la fois partisane et objective.

La première question que l'on se pose n'est plus celle de la polysémie de l'appellation mais du sens que l'on donne au mot écologie et particulièrement à l'adjectif « écologique ». Stibbe semble faire référence en priorité à l'écologie politique, à l'écologisme. Ce sont de ces bases militantes dont il parle et non pas de l'écologie en tant que discipline de la biologie. Nous avons donc affaire à une définition très particulière de l'écoulinguistique et qui semble problématique car elle est abritée par le terme le plus fréquemment utilisé, le mot « écoulinguistique ». Cette perspective est, malgré l'apparence

qu'elle se donne, particulièrement marginale. C'est donc avant tout d'un « mouvement » dont nous parle Stibbe, qui comme il le dit lui-même, « utilise » une science, celle de la linguistique, pour justifier des postulats idéologiques. Si nous nous trouvons dans une situation écologique catastrophique et en face d'un si sombre tableau concernant l'avenir de la planète, c'est en partie de la faute de notre façon de parler de la nature qui véhicule une vision consumériste et destructrice de nos écosystèmes, tel est du moins le parti pris de ceux qui font de l'écologuistique à la manière de A. Stibbe.

Remarques conclusives

En étudiant de plus près les travaux actuels, nous nous sommes rendus compte de l'existence d'un débat autour des « vrais » héritiers de Haugen, à l'intérieur duquel les arguments principaux étaient ceux du conflit entre l'écologuistique « idéologique et partisane » d'un côté, et l'écologuistique « scientifique » de l'autre. Cet état de fait nous a incité à reconsidérer le texte fondateur de nouveau. Le premier constat a été celui de mettre au jour dans l'article lui-même ce qui, au fond, ouvrait la voie aux deux principales branches de l'écologuistique, concluant dans un premier temps que tous étaient légitimement des héritiers de Haugen. En étudiant ensuite la réception du projet initial, nous avons renforcé notre analyse par les deux articles de Haugen lui-même, écrits en 1979 et 1987, dans lesquels il assumait, le premier, le rôle de récepteur de son propre projet sur l'écologie des langues. À la lumière de ces textes, nous nous sommes rendus compte que les « vrais » héritiers de Haugen étaient aussi ceux qui produisaient des travaux dits « doctrinaux », un ensemble d'autres chercheurs qui ne se revendiquent pas forcément de l'héritage haugenien et qui travaillent dans le cadre des langues en danger.

Dans un dernier temps, nous nous sommes donnés pour objectif de faire ressortir les principaux axes qui permettaient d'unifier ces approches parcellaires comme une première étape à un positionnement programmatique. Nous avons travaillé dans notre doctorat sur le statut à accorder à l'analogie et à la question de la métaphore, car de ces débats entre « écologie » et « écologisme » ressortait surtout la question du statut de l'analogie et c'était à notre sens une question de première importance qui n'avait jamais vraiment fait l'objet d'un traitement développé. Nous nous sommes ensuite posé la question de ce que l'écologuistique faisait ressurgir dans le cadre des théories actuelles : elle permet selon nous de réorganiser différemment les thèmes centraux de la sociolinguistique. Cette nouvelle organisation rompt avec le découpage dichotomique traditionnel de certaines notions comme cela se fait dans les couples langue interne / langue externe ou variation / invariants, et incite à repositionner les débats autour de la question de l'évolution des langues et des notions comme celle de contexte ou d'environnement. Adopter un positionnement programmatique consistait pour nous à présenter des possibilités allant dans le sens d'une synthèse.

En conclusion, nous avons choisi d'insister sur l'importance du défi que nous lance l'écologuistique si un tel programme de synthèse pouvait se réaliser à partir des questions qu'elle soulève. C'est pour cela que nous faisons remarquer en dernier lieu à quel point l'écologuistique mérite notre attention pour ses vertus métathéoriques. Notre

démarche aura permis, nous l'espérons, de montrer que l'écologie linguistique peut au moins être abordée comme une approche permettant de redéfinir l'ensemble des paramètres autour desquels les autres perspectives et théories linguistiques s'opposent. Elle invite selon nous à reconsidérer le champ de la sociolinguistique.

Références

- Alexander, R., J. Chr. Bang, et J. Døør (dir.). 1993. *AILA 1993: Ecolinguistics: Problems, Theories and Methods*. Odense : Research Group for Ecology, Language and Ideology.
- Alexander, R. 1996. « Integrating the ecological perspective: some linguistic self reflexions » in Fill, A. (dir.) 1996, 131-48.
- Bastardas i Boada, A. 2002a. « World language policy in the era of globalization: diversity and intercommunication from the perspective of complexity ». Text of the plenary speech given at the World Congress on Language Policies. *Noves SL. Revista de Sociolingüística* (http://www6.gencat.net/llengcat/noves/hm02estiu/metodologia/a_bastardas1_9.htm).
- Bastardas i Boada, A. 2002b. « Biological and linguistic diversity: transdisciplinary explorations for a socioecology of languages ». *DiversCité Langues*, vol. VII (<http://www.teluq.quebec.ca>).
- Bastardas i Boada, A. 2005. « Linguistics sustainability and language ecology ». Language and ecology. Short version of the plenary speech given at the Xth Linguapax Congress on « Linguistic diversity, sustainability and peace », Forum 2004, Barcelone (<http://www.barcelona2004.org>)
- Bickerton, D. 1981. *Roots of Language*. Ann Arbor : Karoma Publishers, INC.
- Bickerton, D. 1990. *Language and Species*. Chicago, Londres : University of Chicago Press.
- Bickerton, D. 1996. *Language and Human Behaviour*. Seattle : The University of Washington Press.
- Boudreau, A., L. Dubois, J. Maurais, et G. McConnel. 2002. *L'écologie des langues / Ecology of Languages, mélanges William Mackey / Hommage to William Mackey*. Paris : L'Harmattan.
- Bourdieu, P. 1968. *Structuralisme et théorie de la connaissance sociologique*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- Bourdieu, P. 1968. *Le métier de sociologue* (éd. 1983). Paris : Mouton.

- Bourdieu, P. 1976. « Le champ scientifique ». *Acte de la recherche en sciences sociales*, n° 2-3, 88-104.
- Bourdieu, P. 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.
- Brown, J. H. 1995. *Macroecology*. Chicago : University of Cambridge Press.
- Caccamo, C. A. 1994. « Da biolingüística a ecolingüística: um câmbio de paradigma necessario ». *A trabe de ouro*, n° 18.
- Calvet, L.-J. 1999. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon.
- Dajoz, R. 2000. *Précis d'écologie*, 2^{ème} et 3^{ème} cycle. Paris : Dunod.
- Dubois, M. 1999. *Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Encrevé, P., J.-C. Chevalier et al. 1984. *Vers une histoire sociale de la linguistique*. *Langue Française*, n° 63.
- Fill, A. (dir.). 1996. *Sprachökologie und Ökologuistik*. Tübingen : Stauffenburg.
- Fill, A. 1996. Définition de l'écologuistique.
(<http://www-gewi.kfunigraz.ac.at/ed/project/eco.html>).
- Fill, A. 1998. « Ecolinguistics: state of the art 1998 ». *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik*. 23 / 1. Tübingen : Gunten Narr.
- Fischesser, B. et M.-F. Dupuis-Tate. 1996. *Le Guide illustré de l'écologie*. Paris : Éditions de la Martinière.
- Fodor, F. 2003. Interview de Louis-Jean Calvet / oct. 2003. Laboratoire Dynalang
(http://labo.dynalang.free.fr/article.php?id_article=19).
- Gerbig, A. 1993. « The representation of agency and control in texts on the environment » in AILA 1993 : Alexander, R., Bang, J. Chr. et Døør, J. (dir.), 1993.
- Goatly, A. 1996. « Green grammar and grammatical metaphor, or language and the myth of power, or metaphors we die by ». *Journal of Pragmatics*, n° 25, 537-60.
- Halliday, M.A.K. 1978. *Language as social semiotic: the social interpretation of language and meaning*. Baltimore : University Park Press.

- Halliday, M.A.K. 1990. « New ways of meaning: the challenge to applied linguistics ». *Journal of Applied Linguistics*, n° 6, 7-36 (réimprimé in M. Pütz, 1992, 59-95 et P. Mühlhäusler et A. Fill, 2001, 175-202).
- Haugen, E. 1971. « The ecology of language ». *The Linguistic reporter*, 19-26.
- Haugen, E. 1979. « Language ecology and the case of Faroese », in Jazayery M.A., E.C. Polome et W. Winter (dir.), *Linguistic and literary studies in Honor of Archibald A. Hill. Vol. IV: Linguistics and Literature / Sociolinguistics and Applied linguistics*, La Haye : Mouton, 243-257.
- Haugen, E. 1987. *Blessings of Babel: bilingualism and language planning*. La Haye : Mouton.
- Institut Pasteur, <http://www2.pasteur.fr/infosci/biblio/services/metrie/>. Paris : France.
- Jung, M. 1996. « Ökologische Sprachkritik » in Fill, A. (dir.) 1996.
- Kuhn, T. S. 1962 / 1970 (pour la version française nouvelle édition augmentée). *La structure des révolutions scientifiques* (éd. 1983). Paris : Champs Flammarion.
- Laks, B. et P. L'Heureux Bouron. 1984. « Une base de données concernant la sociolinguistique française de 1968 à 1983 ». *Travaux du centre de recherche en sociolinguistique*. Université de Paris VIII, n°1, 1-37.
- Lyons, J. 1966. « Firth's theory of "Meaning" », in C.E. Bazell, J.C. Catford, M.A.K. Halliday et R.H. Robins (dir.) *In Memory of J.R. Firth*. Londres : Longman.
- Maffi, L. (dir.). 2001. *On biocultural Diversity—Linking Language, Knowledge, and the Environment*. Smithsonian Books.
- Makkaï, A. 1993. *Ecolinguistics: Toward a New **Paradigm** for the Science of Language?* Londres : Pinter Publishers et Akadémiai Kiadó.
- Matagne, P. 2002. *Comprendre l'écologie et son histoire*. Paris : Delachaux et Niestlé.
- Morin, E. 1977. *La méthode : La nature de la nature* (Tome 1). Paris : Seuil.
- Morin, E. 1980. *La méthode : La vie de la vie* (Tome 2). Paris : Seuil.
- Mufwene S. 2001. *The Ecology of Language Evolution*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Mühlhäusler, P. 1992. « Twenty years after: a review of Peter Mühlhäusler's pidginization and simplification of language » in Pütz, M. (dir.). 1992, 109-118.

- Mühlhäusler, P. 1997. *Pidgin and Creole Linguistics*. Londres : Battlebridge.
- Mühlhäusler, P. 2001. « Ecolinguistics, Linguistic Diversity, Ecological Diversity », in L. Maffi, 2001.
- Mühlhäusler, P. et A. Fill (dir.) 2001. *The Ecolinguistics Reader*. Londres : Continuum.
- Mühlhäusler, P. 2003. *A Course in Ecolinguistics*. Londres : Battle Bridge Publications.
- Mühlhäusler, P. 2005. « Research on Pidgins and Creoles », in Ammon, U., N. Dittmar, K.J Mattheier, et P. Trudgill (dir.), *Sociolinguistics—An International Handbook of the Science of Language and Society*. Berlin : Mouton de Gruyter, 1377-1385.
- Pütz, M. (dir.). 1992. *Thirty Years of Linguistics Evolution—Studies in Honour of René Dirven on the Occasion of his Sixtieth Birthday*. Philadelphie, Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Rose, H., et S. Rose (dir.). 1976. *The Radicalisation of Science: Ideology of/in the Natural Sciences*. Londres : Macmillan.
- Sériot, P. 1999. *Structure et totalité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Stibbe, A. 2006. « Deep ecology and language: the curtailed journey of the atlantic salmon ». *Society and Animals*, 14 : 1, 61-77.
- Stibbe, A. 2005a. « Environmental education across cultures: beyond the discourse of shallow environmentalism ».
(<http://www.multilingual-matters.net/laic/004/0242/laic0040242.pdf>).
- Stibbe, A. 2005b. « Counter-discourses and harmonious relationships between humans and other animals ». *Anthrozoös* 18 : 1, 3-17.
- Swann, A. (de). 1993. « The evolving European language system: a theory of communication potential and language competition ». *Revue internationale de science politique*, vol. 14, n°3.
- Tessier, R. 1989. *Pour un paradigme écologique*. Collections Brèches. Québec : Hurtubise HMH.
- Warming, E. 1896 (1909 pour la version anglaise). *Oecology of Plants. An Introduction to the Study of Plant Communities*. Oxford : Clarendon Press.
- Wurm, S., P. Mühlhäusler, et D. Tryon (dir.). 1996. *Atlas of Languages of International Communication in the Pacific, Asia and the Americas*. Berlin : Mouton De Gruyter.